



© Alain Bergeron et Laurine Spehner. *Autopsie d'une série culte: The X-Files.*

**Titre original:** Darkness Falls

**Titre de la version française:** Quand vient la nuit

**Date de la première diffusion aux États-Unis:** 15 avril 1994

**Scénario:** Chris Carter

**Mise en scène:** Joe Napolitano

**Distribution:**

Agent Fox Mulder: David Duchovny

Agent Dana Scully: Gillian Anderson

Larry Moore: Jason Beghe

Doug Spinney: Titus Welliver

Steve Humphreys: Tom O'Rourke

Perkins: Barry Greene

Dyer: Ken Tremblett

L'homme en blanc: David Hay

---

**L'épisode en bref**

De vilaines tiques volantes, préhistoriques et verdâtres se sont échappées d'un arbre géant, abattu illégalement par des bûcherons. Les bestioles attaquent en nuées et ne font aucune distinction entre les cadres de compagnies forestières rapaces et les terroristes écolos qui tentent par tous les moyens de sauver les arbres. Elles ont en outre la désagréable habitude d'enfermer les gens dans des cocons avant de les vider de leurs fluides corporels. Isolés en plein bois, pris en sandwich entre les deux factions, nos agents se débrouillent de leur mieux, mais ils n'échappent pas à la mise en cocon et passent à un cheveu d'y laisser leurs propres fluides corporels. En cours de route, Mulder montre qu'il peut parfois faire confiance à son prochain et Scully, qu'elle n'a pas toujours la maîtrise de ses nerfs. Quelques bons moments d'angoisse, des scènes de forêt magnifiques et oppressantes, mais un épisode de somme toute assez convenu, et qui fait penser par bien des aspects à **Ice**.

---

-1-

Une vive discussion a lieu sous la pluie, en plein cœur de la Forêt nationale Olympic au nord-ouest de l'État de Washington. Une vingtaine de bûcherons, employés par la compagnie Schiff-Immergut Lumber, entourent deux des leurs, Dyer et Perkins. Les deux hommes s'affrontent sur la meilleure conduite à adopter face à un danger qui les menace tous (on ignore encore lequel). La tension est vive. Perkins, le contre-maître, regrette que les gars ne soient pas partis deux jours plus tôt comme il l'avait recommandé. Il propose qu'on envoie quelqu'un chercher du secours. Mais Dyer rétorque que cette personne risque de se faire prendre elle aussi sur la route avant la tombée de la nuit. Il croit que chacun doit tenter sa chance et partir séparément. Les autres semblent d'accord. «C'est du suicide, Dyer», dit Perkins. Mais quand tout le monde se met à courir, il emboîte le pas.

Le soleil se couche. Dyer et Perkins courent ensemble dans la forêt. Le premier trébuche sur un tronc d'arbre couché et se casse la jambe. Perkins l'aide à se relever, mais l'autre a trop mal et retombe à genoux. «On n'y arrivera pas», dit-il en grimaçant de douleur. Soudain, on entend un bourdonnement. Du haut des arbres apparaît une énorme nuée de toutes petites bestioles lumineuses. Dyer hurle, tandis que Perkins, paralysé par la terreur, regarde la nuée fondre sur eux.

-2-

Dans son bureau à Washington, Mulder montre à Scully une diapositive sur laquelle pose le groupe de bûcherons vus précédemment, «une bande de brutes épaisses, des types virils et dans la fleur de l'âge» («*rugged, manly men in the full bloom of their manhood*»), comme les présente plus poliment la version anglaise). Scully demande ce qu'elle est censée voir. «N'importe quoi d'étrange, d'inexplicable, d'anormal... ton petit ami?», la taquine Mulder. Il lui explique enfin que ces trente bûcherons ont tout simplement disparu. Une nouvelle diapositive montre deux hommes, Doug Spinney et Steven Teague. On les surnomme les «démolisseurs» (*monkey wrenchers*), car ils font tout pour saboter le travail des bûcherons dans la forêt, au nom de la protection des arbres. «Des écoterroristes militants pour l'environnement?» («*Ecoterrorists or militant environmentalists?*»), demande Scully. Mulder répond que deux semaines plus tôt, les bûcherons ont signalé que Spinney et Teague

avaient passé à l'offensive, empêchant l'abattage des arbres et sabotant l'équipement. Une semaine plus tard, toute communication radio cessait sans qu'on sache pourquoi. À la demande de la compagnie, le Service des eaux et forêts (Federal Forest Service) a dépêché deux hommes, mais on ne les a jamais revus. «Il semblerait que ces petits militants écolos soient plus dangereux que ce qu'on pourrait penser», commente Scully. La compagnie demande maintenant au FBI de faire enquête et Mulder dit avoir fait pression pour obtenir la responsabilité de l'affaire. Scully s'en étonne, mais son partenaire lui fait voir une nouvelle diapositive. C'est encore une photo de bûcherons, mais celle-ci date de 1934, longtemps avant que l'écoterrorisme n'ait été inventé. Ces hommes ont eux aussi disparu à l'époque dans la même forêt. «Et tu soupçonnes quoi, Bigfoot?», demande ironiquement Scully. Mulder répond à la blague que la flanelle est plutôt indigeste, même pour Bigfoot. Pour en savoir plus long, il invite sa partenaire à aller faire «une balade en forêt».

-3-

Un garde forestier appelé Larry Moore examine une carte étalée sur le capot de son camion. Les deux agents viennent le rejoindre en auto et se présentent. Mulder remarque un trou de balle dans le pare-brise: calibre .22. Il n'y a pas grand-chose à chasser dans les environs avec ce type de munitions, dit Moore, à part les *Fred-dies*: c'est ainsi que les écolos surnomment les employés des Eaux et forêts. Sur ce, Moore tient à clarifier sa position: il se dit favorable à la protection de l'environnement, comme les écologistes militants, mais il désapprouve leurs méthodes. Scully lui demande s'il croit que les terroristes iraient jusqu'à tuer. Moore répond sans se compromettre: trente hommes d'expérience ont disparu et ce n'est normal. Une quatrième personne vient alors se joindre au trio. C'est un gaillard moustachu dans la cinquantaine appelé Steve Humphreys. Il travaille pour la compagnie forestière comme chef de la sécurité. Il ne perd pas de temps en civilités; puisqu'ils ont quatre heures de route à faire, dit-il, cela leur donnera amplement le temps de faire connaissance. Avant de monter dans le camion, Scully confie à Mulder qu'elle a l'impression de débarquer au milieu d'une «nouvelle Guerre de Cent Ans» (en anglais, elle dit simplement qu'elle a l'impression d'arriver au milieu d'une guerre qui a déjà commencé).

Le camion emprunte un chemin forestier qui conduit au camp des bûcherons disparus. Pendant le trajet, Humphreys exprime toute sa rancœur à l'endroit des écoterroristes qui obligent la compagnie à envoyer les hommes bûcher très loin en forêt, parce que le reste est devenu intouchable. Il compare ses adversaires aux déserteurs qui ont fui au Canada pour éviter la conscription durant la guerre du Viet Nam. «Ce sont des lâches, dit-il, et ils se battent comme des lâches.» Soudain, le camion doit s'arrêter. Deux pneus ont crevé en passant sur des pièges de métal semés par les écolos. Ils appellent ça une «pieuvre», explique Humphreys en exhibant un objet métallique hérissé de pointes recourbées, et ils en ont placé partout dans la région. «Du terrorisme sans discernement», ajoute-t-il. Les deux pneus sont irréparables, et comme il n'y a qu'une roue de secours, le groupe doit abandonner le camion et poursuivre la route à pied en transportant ses bagages.

-4-

En arrivant enfin au camp des bûcherons, on constate que l'endroit est désert. Les véhicules et les équipements ont été abandonnés sur place. Tout semble indiquer que les hommes sont partis précipitamment. À l'intérieur de la cabane de bois rond où ils vivaient, on trouve même des assiettes encore pleines sur la table. Mulder passe son doigt dans une substance huileuse et brunnâtre qui recouvre le haut du réfrigérateur. Il met aussi la main sur un sac de plastique et y renifle ce qui semble être des feuilles de pot. «Des biscuits apéritifs» («*Party favors*»), dit-il en montrant le sac à Humphreys. Celui-ci confirme que les véhicules du camp ont tous été sabotés. On a rempli les radiateurs de riz. La radio a elle aussi été vandalisée. «C'est sûrement pas un Bigfoot», de commenter Scully.

Pendant que Humphreys entreprend de réparer le générateur, Moore et les deux agents explorent les environs. Ils aperçoivent bientôt une sorte de gros cocon blanc suspendu très haut et fixé à un tronc tombé horizontalement entre deux arbres. Sans transition, la scène suivante montre Scully attachée à une sorte de harnais que les deux hommes hissent dans les airs à l'aide d'une poulie. Arrivée à la hauteur du cocon, elle prend un couteau pour tenter de le décrocher, mais arrête son geste en apercevant des bouts de doigts humains noircis qui dépassent de la masse filandreuse.

Une fois le cocon descendu au sol (on ne sait trop comment), Moore l'ouvre avec son couteau. À l'intérieur, on fait la macabre découverte d'un

cadavre humain desséché. On dirait qu'il a été momifié ou vidé de tous ses fluides corporels. Quant au cocon lui-même, il semble composé d'une substance comme en secrètent les araignées et certains insectes. En version française, Mulder est frappé d'un formidable éclair de lucidité. Il lève le nez vers le haut des arbres en spéculant: «Des araignées microscopiques.» En version originale, il marmonne plutôt le titre d'une chansonnette pour enfants, *Itsy Bitsy Spider*, sans se douter à quel point il est proche de la vérité.

-5-

Pendant ce temps, au campement, Humphreys s'affaire à réparer le générateur, lorsqu'il entend un bruit suspect. Il prend sa carabine, examine rapidement les alentours et entre dans la cabane. Il trouve un homme en train de se chercher à manger. Il le menace avec son arme. Puis il le reconnaît: Doug Spinney, l'un des «Démolisseurs». Humphreys aurait bien envie de le tuer sur le champ, mais Spinney semble peu impressionné. «Pourquoi pas te suicider aussi?», répond-il. L'écolo affirme qu'il ignore ce qui est arrivé aux hommes qui travaillaient au camp. Selon lui, tout le monde subira probablement la même chose au coucher du soleil. Moore et les deux agents entrent à leur tour. Mulder conseille à Humphreys de se calmer. Spinney déclare qu'il n'y a pas de temps à perdre: il faut remettre le générateur en marche le plus rapidement possible. «La nuit est notre ennemie», ajoute-t-il, énigmatique. On lui demande des explications, mais il ne sait pas en quoi consiste la menace, sinon qu'elle tombe du ciel et qu'elle dévore les gens vivants. Avant d'en dire plus long, Spinney aimerait avaler un morceau, car il n'a pas mangé depuis trois jours.

Moore ayant informé Humphreys de l'existence du cocon, Mulder continue d'interroger Spinney pendant qu'il s'empiffre. Celui-ci raconte qu'ils étaient quatre compagnons installés pour «camper» dans la région, mais qu'ils ne sont plus que trois, le quatrième ayant été emporté par la menace mystérieuse. Spinney s'est porté volontaire pour venir jusqu'au camp des bûcherons voler une batterie, car celle de leur camion est à plat. Mulder lui demande pourquoi ils ne sont pas partis à pied. Spinney répond qu'il leur aurait fallu deux jours pour sortir de la forêt, mais qu'ils ne voulaient pas se retrouver en plein bois après le coucher du soleil. «Pas après ce qui est arrivé à Teague.» La discussion dégénère bientôt. Moore s'apprête à arrêter le militant écologiste, apparemment recherché par la police. Mais Spinney, de son côté, accuse la compagnie forestière

d'avoir illégalement scié des arbres marqués et protégés. Humphreys prétend ne pas être au courant, mais tout dans son attitude montre qu'il ment. Il devient agressif et déclare que la menace nocturne dont a parlé Spinney n'est qu'une pure invention pour masquer les meurtres qu'il a commis. Pourquoi le «monstre» n'attaque-t-il pas ici, à l'intérieur, demande Humphreys? Parce qu'il a peur de la lumière, répond Spinney. L'autre entend bien réfuter cette histoire ridicule. Il sort de la cabane, son arme à la main. Une lampe extérieure éclaire faiblement les lieux. «Où il est ce monstre?», s'écrie Humphreys. Il regarde partout, mais ne voit rien. La caméra, par contre, s'approche d'un tronc d'arbre épargné par la clarté: on y voit fourmiller de minuscules bestioles vertes. Comme aucune créature ne lui a sauté dessus, Humphreys retourne triomphalement à l'intérieur. Il estime avoir prouvé que Spinney ment et exige que ce «salopard» soit jugé pour meurtre. Mulder souhaite néanmoins qu'on laisse les lumières allumées pour la nuit.

-6-

Le lendemain, Spinney conduit les autres sur les lieux du «crime» dont il accuse la compagnie. On y voit un magnifique séquoia plusieurs fois centenaire, dont le tronc a été scié. Seuls les arbres marqués d'une croix bleue peuvent être coupés, rappelle Moore, mais celui-ci portait une croix orange. C'est parce qu'il est plus rentable de faire des planches avec un seul gros arbre comme celui-ci que d'en abattre plusieurs plus jeunes, précise Spinney.

Mulder attire l'attention de tous sur la souche sciée, particulièrement sur les anneaux de croissance bien visibles en surface. Ces anneaux racontent l'histoire de l'arbre à travers les saisons et les climats. Or l'un d'entre eux est différent des autres, plus foncé et verdâtre. Moore n'en a jamais vu de pareils et veut faire un prélèvement. Le ton monte quand Humphreys accuse les enquêteurs de perdre leur temps sur une souche d'arbre, alors que les familles des hommes disparus attendent des nouvelles. Il répète qu'on doit arrêter Spinney, lequel rétorque que «le seul crime à élucider, c'est la mort de cet arbre». Furieux, Humphreys annonce qu'il retourne au camion, abandonné la veille sur la route. Il a l'intention de klaxonner jusqu'à ce que ses amis arrivent et passent à l'action. (La traduction française rend l'expression «*get on the horn*» un peu trop littéralement. Humphreys a l'intention d'utiliser la *radio* du camion pour faire venir de l'aide, pas de klaxonner en pleine forêt en espé-

rant que quelqu'un l'entende!) Spinney conseille aux autres de le laisser partir.

-7-

Plus tard au campement, Moore examine au microscope l'échantillon de l'anneau qu'il a prélevé sur la souche. On y voit grouiller de minuscules créatures; ce sont des acariens (*mites*) d'une espèce qu'il n'a jamais rencontrée auparavant. Voilà un phénomène étrange, car les parasites s'en prennent habituellement aux racines ou aux feuilles, mais ne s'enfoncent pas aussi loin à l'intérieur d'un tronc d'arbre. Peut-être s'en nourrissent-ils, suggère le perspicace Mulder; peut-être ont-ils vécu dans cet arbre pendant des siècles. Non, réplique Moore, le système vasculaire d'un arbre se limite aux couches les plus récentes, donc les plus périphériques du tronc. Les anneaux de croissance intérieurs sont constitués de bois mort. Scully regarde à son tour dans le microscope. Elle croit apercevoir des œufs, là où le bois est encore poreux. «Est-ce qu'ils peuvent faire des cocons?», demande sinistrement Spinney. C'est à partir du moment où les bûcherons ont abattu le séquoia que son copain Teague est mort et que les hommes du camp ont commencé à disparaître. «Moi, si on m'avait laissé dormir pendant des siècles, j'aurais vraiment faim en me réveillant», ajoute l'écolo.

De son côté, Humphreys s'est rendu à pied jusqu'au camion. Il s'y installe, cherche la clé, mais ne la trouve pas. Le soir tombe. L'homme tente de faire démarrer le véhicule en manipulant des fils, mais en vain. Il sort, ouvre le capot et examine le moteur. Un bruit suspect l'arrête. Soupçonnant les comparses de Spinney, il prend sa carabine et les somme de se montrer. Mais personne ne répond. Avec sa lampe de poche, Humphreys éclaire les arbres autour de lui. Ce n'est qu'au moment où il lève les yeux qu'il aperçoit quelque chose: un énorme essaim lumineux qui bourdonne dans les airs. Sans même prendre la peine de refermer le capot, l'homme court se réfugier à l'intérieur du camion et arrive cette fois à faire démarrer le moteur. Comme les roues sont embourbées, le véhicule n'avance pas et Humphreys doit insister. Le camion finit par s'élaner sur quelques mètres, en virant fortement sur la gauche. Il entre alors en collision avec une grosse pierre au bord du chemin. L'essaim entoure le camion, puis les bestioles entrent par le système de ventilation. Se voyant cerné, Humphreys tente de sortir du véhicule, mais une autre grosse pierre bloque la portière. L'homme reste prisonnier, hurlant de terreur et se débattant comme un diable pour chasser la

myriade de minuscules agresseurs qui l'assaillent.

-8-

Moore s'inquiète: Humphreys devrait être revenu depuis longtemps. Scully, l'œil collé au microscope, constate que les «insectes» ne bougent plus (elle dit *bugs* (bestioles), en anglais; ce ne sont pas des insectes, mais des acariens). C'est sans doute à cause de la lumière, suggère Spinney: ils ne l'aiment pas. Ce qui est contraire au comportement habituel des insectes, rétorque Scully. Mulder passe ses doigts sur la surface de la cuisinière, puis sur celle d'une tablette, comme il l'avait fait à son arrivée, et trouve toujours cette énigmatique huile brunâtre. À la demande de son partenaire, Scully expose ce qu'elle a retenu de ses cours de biologie, à propos des insectes. Ils sont très anciens (600 millions d'années), excessivement nombreux (200 millions par être humain) et forment la base de notre écosystème. Mulder enchaîne. Compte tenu de l'âge de l'arbre qui a été abattu (quelques centaines d'années), est-ce que l'anneau où l'on a trouvé des «insectes» microscopiques encore vivants ne pourrait pas s'être formé à l'époque d'une éruption volcanique? Mulder évoque l'exemple du mont Saint Helens. L'éruption de ce volcan a laissé dans son sillage de bien étranges phénomènes, à la suite d'une émission de radiations provenant de l'intérieur de la terre (et non «du centre» de la Terre, comme il est dit en français). Il donne l'exemple d'une amibe mutante qu'on aurait trouvée dans un lac et qui pouvait «ronger» (en anglais: *suck*, aspirer) le cerveau de nageurs...

Scully se montre ici quelque peu dubitative. Elle répond que les amibes sont capables de muter rapidement parce que ce sont des êtres unicellulaires, alors que les insectes sont des organismes complexes. Mulder réplique qu'il pourrait s'agir d'autre chose que d'évolution (*mutation*, en anglais). Au gré de l'activité volcanique, des larves dormantes d'un «insecte» éteint depuis des milliers, voire des millions d'années — il est plus spécifique en français, puisqu'il dit «depuis le néolithique», soit entre 10 000 et 3 000 ans av. J.-C. — ont pu s'insérer dans le tronc de l'arbre par ses racines. Et elles y seraient restées jusqu'à ce que les bûcherons les ramènent à la vie en coupant l'arbre, de compléter Spinney. Ce sont de tels «insectes» qui ont tué les bûcherons, ajoute-t-il, et Humphreys pourrait bien y passer à son tour. Et «nous aussi», dit-il en version anglaise, avant de se retirer, souhaitant à tous de faire de beaux rêves. Resté seul avec les agents, Moore tente d'imposer un point de vue plus raisonnable. Il préfère croire que Hum-

phreys est déjà loin, même s'il n'y a pas moyen de le vérifier. Il se demande si tout le monde ne se laisse pas un peu facilement emporter par cette histoire d'insectes. Mulder lui donne raison, sans doute pour ne pas accroître la tension, mais son ton manque de conviction.

-9-

Le lendemain, au lever du soleil, on voit Spinney sortir subrepticement de la cabane. Il s'empare d'un bidon d'essence à côté du générateur, puis va dévisser une batterie dans un véhicule tout près. C'est là que Mulder le surprend et le menace avec son revolver. Pressé de s'expliquer, Spinney dit qu'il avait l'intention de sauver ses amis qui n'ont pas assez d'essence pour faire marcher leur générateur plus de vingt-quatre heures (20 heures en anglais) et qui mourront s'il ne leur en rapporte pas. Quant à la batterie, il entend s'en servir pour faire repartir leur jeep. Mulder ne voit pas de raison de lui faire confiance, mais Spinney l'assure qu'il est le seul à pouvoir tous les sauver. Si on le laisse partir, il retrouvera ses amis dans la soirée et promet de revenir le lendemain matin avec la jeep. «Ayez confiance en moi», ajoute-t-il en souriant. Mulder, qui le tient toujours en joue, hésite.

-10-

Un peu plus tard, Mulder annonce à Scully qu'il vient de réparer la radio. Le récepteur ne fonctionne pas, mais il est sans doute possible de transmettre un message. Il appelle, demande du secours, mais au moment de donner les coordonnées de leur position, la radio s'éteint. Le générateur a cessé de fonctionner parce que Moore l'a éteint. Mulder lui demande de faire redémarrer l'appareil, mais l'autre veut savoir où est passée leur réserve d'essence. Mulder avoue avoir laissé partir Spinney avec le bidon et une batterie. Moore le prend assez mal. Quelle garantie Mulder a-t-il que ce saboteur va tenir sa parole et revenir comme promis à l'aube? On a au moins une chance de s'en tirer, de rétorquer l'agent, une de plus que ce qu'on avait avant. Le seul problème, explique Moore, c'est qu'eux-mêmes vont manquer d'essence pour le générateur. Impossible d'en prendre dans les autres véhicules, car les réservoirs ont tous été percés ou remplis de sucre. Pour envoyer un message, il faudrait remettre en marche le générateur et gaspiller encore une partie du combustible dont on aura besoin pour faire de la lumière durant la nuit. Sans parler qu'on ne saurait même pas si quelqu'un a pu l'entendre, ce message.

Penaud, Mulder entre dans la cabane, suivi de Scully qui a manifestement envie de le sermonner. Il reconnaît avoir eu tort de laisser partir Spinney avec l'essence. «Qu'est-ce que tu suggères?», demande sèchement Scully. Mulder n'en sait rien, mais il se dit persuadé de trouver quelque chose. Le ton reste tendu entre les deux partenaires. Mulder demande ce qu'elle aurait fait, elle, à sa place. Scully éclate: «Tu penses que j'aurais pris une décision par moi-même, au risque d'affecter tout notre groupe?» Mulder n'aime pas se faire ainsi prendre en défaut, mais Scully enfonce le clou: à cause de sa décision, ils vont peut-être tous mourir et on les retrouvera dans un cocon, suspendus à une branche... si jamais on les retrouve! Mulder se calme: «Tu as raison, admet-il. On n'a vraiment pas de temps à perdre en disputes.» Un silence suit, puis Mulder expose son idée: calfeutrer portes et fenêtres, et empêcher les bestioles d'entrer. Moore se met lui aussi de la partie. On cherche à boucher tous les orifices de la cabane. Scully visse une ampoule au plafond. Moore lui dit de faire très attention: c'est la seule qui fonctionne.

-11-

Le soir tombe. Le générateur a été remis en marche et hoquette légèrement. À l'intérieur, l'ampoule électrique vacille un peu. Scully aperçoit une lueur verdâtre dans le bas d'une porte. «Je crois qu'ils arrivent», murmure-t-elle. Elle se lève, les deux autres la suivent. On s'aperçoit alors que les bestioles sont déjà à l'intérieur du campement et qu'ils en occupent tous les recoins les plus sombres. Lorsque sa main se couvre d'ombre un moment, Scully découvre avec horreur que des centaines de points verdâtres s'y sont déposés. Elle prend panique, manque de briser l'ampoule en l'accrochant et hurle de frayeur. Mulder doit la secouer pour la calmer. Les bestioles se trouvent bel et bien bien à l'intérieur du campement, et il y en a partout, concède-t-il. Pas seulement dans les zones d'ombre: ce résidu huileux qu'il ne cesse de trouver sur les meubles, ce sont elles. La lumière ne les empêche pas d'entrer, mais seulement de se regrouper («*the light keeps them from swarming*»). Tant que l'ampoule tiendra bon, assure Mulder, les humains ne seront pas inquiétés. Sur ces paroles, la caméra nous montre brièvement, en plan très rapproché, quelques-uns de ces charmants arthropodes d'un beau vert fluo qui s'agitent dans leur coin.

Les heures passent. Le niveau d'essence baisse dangereusement dans le réservoir. À l'intérieur, les humains vivent l'angoisse. Scully est parvenue à maîtriser ses nerfs, mais elle tremble en-

core. Son instinct de scientifique a repris le dessus. Elle observe les bestioles qui grouillent tout autour et fait remarquer à Mulder qu'ils doivent oxyder les enzymes, comme le font les lucioles. C'est peut-être pour ça qu'ils enveloppent leurs proies dans des cocons, pour oxyder les protéines de leurs fluides. Il reste encore une heure et demie avant le lever du soleil. La lumière de l'ampoule faiblit. Si elle s'éteint, les trois humains y passeront. Mulder tente de reconforter Scully. Quelqu'un a peut-être entendu le message radio. Et puis il continue de faire confiance à Spinney. «S'il a menti?», demande Scully. On trouvera autre chose, répond l'inébranlable Mulder. Arrivé au bout de son carburant, le générateur crachote et finit par s'éteindre. Naturellement, l'ampoule en fait autant. On se retrouve dans le noir, ou du moins pas tout à fait, car il entre de la lumière par une fenêtre du campement. C'est le soleil qui vient opportunément de se lever. Les trois humains sont sauvés, une fois de plus.

-12-

Pas question de s'attarder ici. Mulder propose d'enlever un pneu crevé à l'un des camions du camp, de le réparer et de le faire rouler jusqu'au camion de Moore, et là, de l'installer à la place d'un des deux qui ont été déchirés sur la route. Il suffira de remplacer l'autre pneu crevé par celui de la roue de secours. Une fois le véhicule en état de rouler, ils essaieront de quitter la forêt. Et s'ils n'y arrivent pas, ils pourront au moins envoyer un message radio pour avertir du danger (bizarrement, en français, Mulder dit à Moore qu'il veut «envoyer» le pneu dans la vallée, «avec un SOS, un peu comme une bouteille à la mer»).

Il pleut à boire debout lorsque les deux agents, Moore et leur pneu arrivent au camion. Ils retrouvent Humphreys à l'intérieur, couvert de toiles filandreuses, le visage grimaçant écrasé contre la vitre de la portière. Suit un moment de silence et de désespoir, mais il ne dure pas longtemps, car on entend un bruit de voiture. C'est Spinney qui arrive en trombe, très opportunément lui aussi, au volant d'une jeep couverte. Il presse tout le monde de monter dans le véhicule avant qu'il ne soit trop tard. Moore hésite à laisser sur place le corps de Humphreys, mais Spinney lui répond qu'on n'a pas le temps. De toute façon, il a demandé de l'aide par radio (en français, il a dit qu'il a prévenu l'armée). Quant à ses amis écolos, ils sont apparemment tous morts.

La jeep se remet en route et traverse les voies boueuses de la forêt aussi rapidement que possi-

ble. Le soir tombe. Soudain, c'est la guigne: le véhicule crève en roulant sur une série de «pieuvres», ces pièges de pointes tordues que les écoterroristes ont installés sur la route. Spinney sort pour constater l'étendue des dégâts. Moore ouvre la portière pour le rejoindre, mais se ravise aussitôt, car devant la jeep, on aperçoit des nuées vertes qui bourdonnent autour de Spinney. L'homme hurle et gesticule pour chasser les assaillants, mais sans aucun succès. Au lieu de tenter de rentrer dans la jeep, il s'enfuit en courant dans la forêt. Il ne lui aurait servi à rien de vouloir se mettre à l'abri de toute façon, car un instant plus tard, les bestioles ont déjà envahi l'intérieur de la jeep. Mulder, Scully et Moore gesticulent et crient à leur tour, mais la nuée devient de plus en plus dense.

-13-

Il fait jour. Un hélicoptère traverse le ciel, tandis que trois camionnettes blanches, sans identification, s'arrêtent près de la jeep. Une équipe de décontamination entre aussitôt en action. Les nouveaux venus, en combinaisons blanches hermétiques, s'approchent de la jeep et découvrent à l'intérieur des corps recouverts de cocons. Un des hommes demande une évacuation d'urgence pour deux, peut-être trois victimes. On voit bouger légèrement à l'intérieur d'un des cocons.

Plus tard, au quartier d'isolement de Winthrop, dans l'État de Washington, un endroit aussi immaculé qu'aseptisé, un médecin en combinaison blanche s'approche des corps inanimés de Moore et de Scully. Mulder, tout de blanc vêtu lui aussi, est déjà debout, mais doit traîner avec lui une bonbonne d'oxygène. L'homme en blanc lui demande comment il va. «Mieux», répond Mulder, dont le visage est couvert de points rouges. Le médecin lui apprend que ses examens ont révélé une forte présence de luciférine dans ses voies respiratoires, une substance chimique associée à la bioluminescence chez les lucioles. Il ajoute que les entomologistes essaient toujours d'identifier l'insecte auquel le groupe a eu affaire. Mulder regarde sa partenaire dont le visage est également parsemé de marques rouges. Elle n'est pas encore tirée d'affaire, dit l'homme en blanc, car elle a perdu une bonne partie de ses fluides corporels. Deux ou trois heures de plus, et elle y restait. Pour une simple «balade en forêt», se rappelle piteusement Mulder. Il veut savoir si les autorités vont réussir à lutter contre l'ennemi et à l'empêcher de proliférer. Le médecin lui répond que le gouvernement a mis en place une procédure pour éliminer le fléau, en utilisant des défoliants chimiques (en anglais *controlled burns*) et des pesticides. Et en cas d'échec? demande Mulder. «Mieux vaut ne pas y penser» («*That is not an option, Mr. Mulder*»), répond l'autre en tournant les talons. Mulder reste figé un moment, puis il baisse la tête.

## Encore une balade en forêt

Huitième épisode depuis le début de la première saison à exploiter les qualités oppressantes des belles forêts de la Colombie-Britannique, **Darkness Falls** clôt une série amorcée dès le **Pilot** et composée de **Conduit**, **The Jersey Devil**, **Fallen Angel**, **Gender Bender**, **E.B.E.**, ainsi que **Shapes**, son prédécesseur immédiat. Donc, une autre balade en forêt, comme le dit Mulder, mais certainement pas la plus reposante de toutes. Dans les annales de la série, **Darkness Falls** passe pour avoir été un des épisodes les plus éprouvants, que ce soit pour l'équipe de tournage ou pour les comédiens.

Pourtant, à l'origine, **Darkness Falls** s'annonçait comme un de ces épisodes peu coûteux et faciles à réaliser, qui permettent de souffler un peu dans la cadence de production d'une série. Dans son scénario, Chris Carter avait fait en sorte que la majeure partie des scènes se déroulent dans des décors naturels comme on peut facilement trouver à proximité de Vancouver. L'ennui, avec la nature, c'est qu'on ne la met pas sous contrat pour assurer sa collaboration. Un peu comme pour **Space**, mais pour des raisons différentes, **Darkness Falls** s'est finalement révélé beaucoup plus difficile et coûteux à produire que ce qui avait été espéré. Dès les premiers jours, le tournage des scènes extérieures a dû se dérouler sous de violentes pluies de fin d'hiver. Plus encore que dans **Shapes**, tourné lui aussi dans des conditions de température exécrables, les averses, la boue, le froid ont transformé l'opération en un véritable «cauchemar logistique», pour reprendre les termes du producteur Robert Goodwin. Après cette aventure, Goodwin dit avoir fortement conseillé à Carter d'éliminer les touches E, X et T (pour «extérieur») de son clavier. Le créateur de la série paraît s'être plié à la pression, du moins provisoirement, car il n'y aura plus d'autres balades en forêt, du moins jusqu'à la fin de la première saison.

C'est Joe Napolitano qui, après avoir signé un autre épisode forestier, **The Jersey Devil**, a hérité de la lourde responsabilité de réaliser **Darkness Falls**. On ignore s'il y a là un lien de cause à effet, mais ce sera aussi sa dernière prestation de la série.

Il n'y a pas que la température qui a compliqué la production de l'épisode. L'apparition des bestioles à l'écran a elle aussi donné du fil à retordre à l'équipe. Bien sûr, quand on les voit bourdonner joyeusement en nuées, elles ne sont pas

beaucoup plus que des essaims de pixels verts, créés par ordinateur, puis superposés— pas toujours avec une parfaite synchronie — à des séquences déjà tournées, notamment celles où les comédiens s'efforcent de nous faire croire, par leur agitation et leur expression terrorisée, que leur espace vital est littéralement envahi par elles. Pour montrer ces bestioles en «gros plan», cependant, on a décidé de recourir plutôt à du matériel visuel existant. Paul Rabwin, le producteur chargé de la besogne, s'est mis en quête d'images capables de susciter frayeur et répulsion chez le spectateur, soit des acariens en action, dans toute leur hideuse splendeur. Ses recherches n'ayant pas donné les résultats attendus, il a fallu se résoudre à filmer soi-même ces adorables créatures. Le problème avec les acariens, c'est qu'ils sont si petits qu'on doit prendre un microscope pour les voir. D'où l'obligation de recourir aux services d'un spécialiste pour filmer à très petite échelle. Or nos amis les acariens n'aiment pas la lumière; en fait, ils la fuient. Pour pouvoir montrer à l'écran quelques-unes de ces grouillantes créatures à deux ou trois reprises au cours de l'épisode, Rabwin a dû en filmer environ 10 000, ralentir leur mouvement en les faisant évoluer dans une solution d'azote, et s'efforcer d'en capter le plus possible avant qu'elles ne se fauillent hors du champ éclairé de la caméra. Tout cela pour environ 30 secondes de tournage.

Côté comédiens, on a été plus heureux. Le brutal et cinglant Humphreys de Tom O'Rourke joue très correctement son rôle un peu stéréotypé de responsable de la sécurité d'une compagnie forestière outrageusement capitaliste. Il faut dire que le texte que lui fait prononcer Carter ne pêche pas par excès de subtilités. Face à lui, le sombre et cynique Spinney de Titus Welliver apparaît comme un personnage beaucoup plus ambigu. On sent chez lui l'intellectuel désabusé qui a décidé de «passer à l'action». Son fanatisme est certes moins appuyé que celui de Humphreys. L'homme paraît moins borné, plus articulé, plus responsable aussi. Trop peut-être. Car en contrepartie, on a un peu de difficulté à imaginer Spinney vandalisant un camp de bûcherons et semant des pièges à pneus sur les routes. Carter s'est déjà dit surpris d'avoir reçu un prix de mérite écologique pour **Darkness Falls**, puisqu'il n'avait pas l'impression d'avoir pris parti pour une cause ou pour une autre. Mais le personnage de Spinney, surtout quand il est vu en contraste avec Humphreys, nous indique bien de quel côté penchaient ses sympathies.

Le membre de la distribution le plus connu est sans doute Jason Beghe, un habitué des séries télévisées, de *Melrose Place* à *Family Law*. Beghe était un copain d'enfance de David Duchovny et c'est par cette filière qu'il a obtenu le rôle de Larry Moore. Il raconte avoir eu un grand plaisir à travailler avec ledit copain, mais garder un souvenir beaucoup moins agréable des conditions dans lesquelles s'est réalisé le tournage de l'épisode. Son personnage n'a rien d'antipathique, mais paraît un peu neutre et terne. Quand survient le seul moment fort que lui réserve le scénario, celui où il semonce Mulder pour avoir laissé partir Spinney, c'est à peine s'il élève la voix. Sa réaction apparaît molle, un peu détachée, tiède, en comparaison surtout avec la fureur à peine contenue que manifeste Scully, tout juste après.

### Sur les traces de Morgan et Wong

Le parallèle entre **Darkness Falls** et **Ice**, le célèbre thriller à huis clos écrit par Morgan et Wong, s'impose assez aisément. Les deux épisodes jouent sur des cordes sensibles similaires et reposent sur une structure thématique très voisine. Dans les deux cas, un drame mystérieux se produit dans un endroit reculé, difficile d'accès, et qu'il sera presque impossible de quitter. Nos agents s'y rendent néanmoins pour faire enquête avec quelques compagnons d'occasion qui ne survivront pas tous. Dans les deux cas aussi, la menace provient de bestioles minuscules dont les larves, emprisonnées et dormantes depuis des siècles, sont libérées par inadvertance, causant ensuite un joli carnage. Un petit groupe d'êtres humains affronte l'isolement, mais aussi un danger de nature insolite qui peut frapper n'importe où et n'importe qui à l'aveuglette. Bien sûr, les grands espaces à ciel ouvert de **Darkness Falls** n'ont rien en commun avec le milieu clos et étroit que constitue l'installation scientifique de **Ice**. Mais un même sentiment de claustrophobie parcourt les deux épisodes, dû à l'incapacité qu'ont les personnages de s'enfuir pour sauver leur peau. Un obstacle insurmontable les en empêche. Chez Morgan et Wong, c'était une tempête de neige arctique. Carter, lui, doit forcer un peu la note pour maintenir son monde au fond de la sombre forêt où il l'a envoyé: tous les véhicules disponibles sont donc sabotés d'une manière ou d'une autre, et même la jeep des saboteurs est tombée en panne. La radio ne fonctionnant pas, Carter doit de nouveau forcer la note pour sortir de l'impasse, en envoyant l'écoterroriste Spinney effectuer à pied un trajet d'on ne sait combien de kilomètres en pleine forêt, en transportant à bout de bras un gros bidon d'essence et une batterie de camion.

On pourrait encore faire de nombreux autres rapprochements entre les deux épisodes, depuis la queue de cheval de Scully — qu'elle ne semble porter que dans ce genre d'occasions — jusqu'à l'intervention finale des autorités aux fins de décontamination. Mais outre les bestioles elles-mêmes, ce sont surtout certains aspects du comportement des personnages qui méritent d'être mis en parallèle. **Darkness Falls** et **Ice** sont deux des rares épisodes où Mulder et Scully font un diagnostic identique sur la nature du péril. Ils s'affrontent durement sur la ligne de conduite à suivre, mais s'entendent plutôt bien sur le reste. D'ailleurs, dans les deux cas, on voit Scully mettre l'œil au microscope et contribuer à mieux comprendre les us et coutumes de la bête, découvrir qu'elle est puissamment territoriale dans le cas du ver d'**Ice**, et confirmer qu'elle craint la lumière dans le cas des acariens de **Darkness Falls**. En réalité, Scully côtoie d'un peu trop près les preuves dans les deux épisodes — dans celui-ci, elle met quasiment le nez dans le cocon — pour avoir l'idée saugrenue de nier l'évidence.

**Ice** était marqué par une tension continue et à fleur de peau entre les différents personnages. Cette tension, engendrée par le danger commun dont ils avaient conscience, se répercutait dans des querelles et des engueulades entre les deux couples de protagonistes. Dans **Darkness Falls**, une telle tension existe, mais elle semble dériver bien plus de l'affrontement assez anecdotique entre Humphreys et Spinney que de l'omniprésence du danger. En fait, les personnages se rendent compte assez tard que la bestiole s'est ingérée absolument partout et que la lumière ne fait que l'empêcher de former des nuées. Dans **Ice**, la contamination possible des uns et des autres tissait une belle trame dramatique autour de la crise de confiance qui en naissait. Dans **Darkness Falls**, la question de la confiance se pose aussi, mais de manière différente. Mulder, l'homme qui en théorie se méfie de tous, consent à laisser partir Spinney, un criminel reconnu, avec le dernier bidon d'essence du camp. Ce bel exemple de foi en la nature humaine sera récompensé à la fin, mais il cadre mal avec la nature suspicieuse, sinon paranoïaque, de l'agent. C'est un artifice de scénario qui, une fois de plus, confère le beau rôle à Mulder, offre à Carter une issue pour dénouer l'impasse et permet pendant quelques minutes d'épicer les relations entre les deux héros. Certes, Scully ne menace pas Mulder avec son revolver, comme elle le fait dans **Ice**, mais l'attitude de reproche assez cinglante qu'elle manifeste envers la conduite de son partenaire constitue une expression d'agressivité qui fait écho à celle de l'autre épi-

sode. De la même façon, sa brève crise de nerfs, lorsqu'elle se voit assaillie par la nuée d'insectes dans le campement, rappelle le moment de panique où elle se barricade dans sa chambre dans **Ice**.

Cela dit, même s'il suit passablement les traces de Morgan et Wong dans **Darkness Falls**, Carter ne réussit pas à porter l'épisode au même sommet de puissance dramatique qu'**Ice**, et n'en offre en fin de compte qu'une imitation un peu pâlotte. Côté vraisemblance (ou plutôt invraisemblance) cependant, les deux épisodes sont de la même eau. Le scénario de Carter comporte de nombreux éléments difficiles à digérer. Par exemple, pour accepter que les écoterroristes aient saboté tous les véhicules du campement, et même la radio qui se trouvait à l'intérieur du bâtiment, il nous faut croire qu'il ne restait jamais personne sur place pendant que les bûcherons portaient travailler, pas même le cuisinier. Et que dire de Spinney qui roule sur ses propres clous? A-t-il vraiment pu oublier de noter l'endroit où il a semé ses pièges, alors qu'il avait lui-même à circuler en jeep sur les routes de la forêt? Le rythme de prolifération des bestioles semble également suspect. En quelques jours à peine, ces créatures minuscules, réveillées de leur sommeil préhistorique, semblent avoir réussi à envahir la quasi-totalité de la forêt. Ne les voit-on pas en effet attaquer à plusieurs kilomètres de leur lieu de réveil? D'ailleurs, si le fléau se répand avec une telle ampleur, on reste sceptique sur les chances qu'aura l'armée de l'éradiquer sans raser complètement les arbres! Quant à ce qui a pu se produire en 1934, après la «disparition» des bûcherons dont parle Mulder en début d'épisode, on s'interroge: de quelle façon le problème s'est-il alors résolu? Car la forêt est demeurée debout et le danger paraît ne plus s'être plus manifesté pendant soixante ans. Les bestioles de 1934 se seraient-elles éteintes, faute de fluides corporels humains? Si c'est le cas, la solution, soixante ans plus tard, s'impose d'elle-même, éviter d'envoyer des humains dans la forêt. À moins, bien sûr, que lesdites bestioles ne se décident à varier leur régime — ce qu'elles auraient dû faire depuis longtemps — et commencent à s'en prendre à la faune locale!

La présence opportune de certains objets au bon moment et au bon endroit ne renforce pas non plus la vraisemblance. On veut bien accepter à la rigueur que le harnais utilisé pour hisser Scully jusqu'au cocon fasse partie de l'équipement standard d'un camp de bûcherons (disons), mais d'où sort le microscope avec lequel Moore et Scully examinent l'échantillon prélevé sur la souche du séquoia? Est-ce Larry Moore qui en em-

porte toujours un dans ses bagages? Ou le bon docteur Scully prend-elle soin de traîner avec elle son laboratoire médical portatif?

Aussi, alors que chacun s'affaire à calfeutrer la cabane dans l'espoir insensé d'empêcher l'infiltration de créatures microscopiques (!), personne ne semble avoir l'idée lumineuse de construire un feu de camp. Les campeurs de fortune auraient ainsi préservé le générateur faiblissant pour d'autres tâches essentielles, comme envoyer un message radio. Enfin, comment la cavalerie, qui se pointe sous la forme de camionnettes blanches non identifiées, fait-elle pour ne pas crever ses pneus comme tout le monde?

### De fascinantes et énigmatiques bestioles

Comme les vers d'**Ice**, les acariens lumineux et volants de **Darkness Falls** comptent au nombre des créatures les plus impressionnantes de toute la série. La première est d'origine extraterrestre, la seconde préhistorique. Mais on pourrait presque dire l'inverse, en ce sens que les deux créatures sont à la fois très anciennes et très «étranges». Ni l'une ni l'autre ne correspond à un animal terrien homologué, ni actuel ni passé, mais chacune possède des caractéristiques empruntées à plusieurs bêtes existantes. Ce sont en somme des hybrides créés de toutes pièces, des créatures imaginées en combinant des éléments disparates.

Dans **Darkness Falls**, deux types de bestioles sont réunies, les acariens qui ne sont pas des insectes, et les lucioles qui en sont. Les acariens appartiennent à la classe des arachnides, comme les araignées. Ils ont huit pattes eux aussi, mais surtout, leur taille est inférieure au millimètre. On en rencontre partout — et mieux vaut l'oublier —, car ils parasitent en permanence à peu près tout ce qui est vivant, y compris les êtres humains. Certaines variétés d'acariens, comme les tiques, se nourrissent en suçant le sang des grosses bêtes. On en trouve aussi qui tissent des toiles, mais c'est pour protéger leurs œufs et non pour attraper leurs proies comme les araignées. En général, ils n'aiment pas trop la lumière, c'est vrai. Et ils ne sont ni jolis ni sympathiques, comme on peut le voir dans deux ou trois plans rapprochés de l'épisode.

Les acariens ne volent pas et ne produisent pas de lumière. Ces propriétés, Carter les emprunte plutôt à la luciole, un coléoptère dont les larves ont la capacité de paralyser leurs proies avant d'en aspirer les fluides corporels! La luciole est surtout réputée pour sa bioluminescence. Il n'y a pas d'électricité en jeu (contrairement à une

croyance populaire), mais une réaction chimique mettant en cause notamment un composé appelé luciférine et un enzyme appelé luciférase. Rappelons que la luciférine est cette substance qu'on découvre en quantité inquiétante dans les voies respiratoires de Mulder à la fin de l'épisode. Impossible de savoir ce qu'elle faisait là, car la luciole ne s'en sert pas pour attaquer ses proies.

En combinant des propriétés appartenant aux acariens et aux lucioles, Carter met au monde une créature paradoxale qui craint la lumière, mais qui en produit. Parfois, elle est si microscopique qu'on ne la voit pas à l'œil nu (ou qu'on ne la reconnaît pas, comme lorsqu'elle prend cette curieuse apparence d'une huile brunâtre), mais à d'autres moments elle paraît aussi grosse qu'une vraie luciole: lorsqu'elle vole en nuée avec ses congénères, par exemple, ou lorsqu'elle s'en prend aux malheureux humains.

Pour justifier l'existence de sa créature, Carter nous fournit deux explications, toutes deux proposées par Mulder. La première est la plus classique, une mutation génétique produite par l'exposition à des radiations émises au cours d'une éruption volcanique. Carter en profite pour ressusciter une de ces rumeurs complètement farfelues qu'on voit régulièrement circuler dans les médias à sensation ou sur Internet, la légende de l'amibe suceuse de cerveaux du lac Spirit. Et il le fait le plus sérieusement du monde, car même l'écolo Spinney se met de la partie en affirmant qu'il existe des cas «documentés» de nageurs qui auraient été «infectés». Naturellement, Scully exprime un certain scepticisme, mais ce qu'elle ajoute comme précision demeure des plus suspect sur le plan scientifique. En version française, elle dit essentiellement que les amibes sont capables d'évoluer parce qu'elles sont unicellulaires, tandis que chez les insectes, organismes multicellulaires complexes, «une mutation demanderait des centaines de siècles d'évolution». L'anglais est un peu différent, mais pas tellement moins hérétique: «*But an amoeba is a single-cell organism. It can be mutated. An insect is a complex animal. It would take years and years to evolve.*» En fait, les mutations sont fréquentes et continues chez tous les types de créatures vivantes, qu'elles soient unicellulaires ou non. Ce qui prend du temps, relativement, c'est l'évolution, lorsque, par sélection naturelle surtout, certaines de ces mutations finissent par devenir dominantes dans une population, procurant à celle-ci des caractéristiques différentes qui peuvent être celles d'une nouvelle espèce.

Selon Mulder, l'autre cause possible de l'apparition des acariens-lucioles dans la forêt Olympic de l'État de Washington, serait un genre de fossilisation vivante à l'intérieur de l'arbre, d'une espèce animale éteinte depuis la préhistoire. Le séquoia n'ayant pas plus que quelques centaines d'années, Mulder ne dit pas que les créatures en question lui sont contemporaines, mais qu'à la suite d'une activité volcanique, des œufs ou des larves dormantes (il parle des deux) auraient pu pénétrer le système de l'arbre par ses racines. Chris Carter a raconté que sa source d'inspiration première pour **Darkness Falls** avait été son intérêt pour la dendrochronologie, l'étude des anneaux de croissance des arbres qui conservent en quelque sorte la mémoire de leur développement à travers les saisons. Certains anneaux recèlent des micro-organismes qui ont pu s'y infiltrer à une époque donnée. Mais des larves? Puisqu'elles n'ont pas eu la chance de rester congelées dans une banquise comme celles d'**Ice**, comment des larves d'acariens auraient-elles pu survivre tout ce temps en état de dormance, d'abord au fond du sol, puis à l'intérieur de l'arbre? On parle ici de plusieurs milliers d'années (au moins).

Plus étonnant encore est le fait que ces créatures microscopiques parviennent à hisser leur proie dans le haut d'un arbre pour la mettre en cocon. Vraiment, on en reste ébahi! À côté d'un pareil exploit, l'énigme de la construction des pyramides d'Égypte paraît triviale. Et pendant qu'on y est, on peut aussi se demander à quoi peut servir le cocon. Si nos bestioles ont hérité de leur ascendance luciole la capacité de paralyser leurs proies avant d'en aspirer les précieux fluides, en quoi le fait de les enrouler dans une débauche de fils de soie peut-elle bien faciliter leur activité nutritive? Ni les acariens ni les lucioles ne sont connus pour fabriquer des cocons, surtout de cette taille-là! Carter a dû s'inspirer de ceux que se fabriquent les chenilles de certains papillons dans le haut des arbres. Toutefois, leur fonction ici semble s'apparenter davantage à celle des toiles d'araignées. On peut aussi évoquer les cocons du film *Aliens*, sauf que les proies capturées y servaient moins de garde-manger que d'incubateurs.

En somme, que voilà de fascinantes et énigmatiques créatures! Comme pour les vers d'**Ice**, n'est-il pas dommage qu'il ait fallu se résoudre à les éradiquer aussi impitoyablement?

Jun 2010, v.3